

L'UNIQUE

Troisième et dernière partie de «L'UNIQUE ET SA PROPRIÉTÉ»

Max STIRNER

1844

L'époque pré-chrétienne et chrétienne poursuivent des buts opposés: la première veut idéaliser le réel, celle-ci réaliser l'idéal, la première cherche l'«*esprit saint*», celle-ci le «*corps transfiguré*». Par suite, se termine sur l'insensibilité envers le réel, le «*mépris du monde*» et l'autre finira avec le rejet de l'idéal, avec le «*mépris de l'esprit*».

L'opposition du réel et de l'idéal est irréductible, jamais l'un ne peut devenir l'autre: si l'idéal devenait réel, il ne serait plus l'idéal et si le réel devenait idéal, il n'y aurait que ce dernier, et plus du tout de réel.

On ne peut surmonter leur opposition qu'en les anéantissant tous les deux. Ce n'est que dans ce troisième terme, le «*on*», que l'opposition trouvera sa fin; sinon, idée et réalité ne se recouvriront jamais. L'idée ne peut être réalisée d'une manière qui la laisse subsister comme idée, mais seulement si elle meurt en tant que telle, et il en est de même avec le réel.

Or, les Anciens sont les adeptes de l'idée, et les Modernes ceux de la réalité: tous deux ne pouvant se débarrasser de leur opposition, se bornent à soupirer, les premiers après l'esprit et les autres - ainsi, lorsque cette tendance de l'Antiquité parut satisfaite et que l'esprit fut arrivé - après sa sécularisation, qui restera pour toujours un «*désir pieux*».

Le «*pieux désir*» des Anciens était la sainteté, celui des Modernes est l'incarnation. Mais, de même que l'Antiquité devait disparaître pour que son aspiration soit satisfaite (car celle-ci était toute son existence), de même n'arrivera-t-on jamais à l'incarnation dans le cadre du christianisme. Comme le courant de sanctification ou de purification court à travers le monde antique, (les ablutions, etc...), on trouve celui de l'incarnation d'un bout à l'autre du chrétien: le Dieu fait irruption dans ce monde, se fait chair et veut le délivrer, c'est-à-dire le remplir de lui. Mais, comme il est «*l'idée*» ou «*l'esprit*», on introduit pour finir (par exemple, Hegel) l'idée dans toute chose du monde, prouvant que «*l'idée, que la raison est dans Tout*». A ce que les Stoïciens païens présentaient comme «*le Sage*» correspond, dans la civilisation actuelle, «*l'homme*», - l'un comme l'autre des êtres désincarnés. Le «*sage*» irréel, ce «*saint*» incorporel des Stoïciens, devient personne réelle, «*saint*» corporel dans le Dieu fait chair. L'homme irréel, le Moi incorporel, deviendra, lui, réel dans le Moi en chair et en os, en Moi.

A travers le christianisme court la question de «*l'existence de Dieu*» qui, encore et toujours reprise, témoigne de ce que la tendance à l'existence, à l'incarnation, à la personnalité, à la réalité, ne trouvant

jamais de solution satisfaisante, occupait constamment les âmes. Elle s'épuisa finalement, mais seulement pour renaître dans la formule de l'existence du «*divin*» (Feuerbach). Mais celui-ci n'a pas non plus d'existence et le dernier refuge - à savoir la théorie selon laquelle ce qui est «*purement humain*» est réalisable - n'offrira plus longtemps de protection. Aucune idée n'a d'existence, car aucune n'est capable de réalité corporelle. La dispute scolastique du réalisme et du nominalisme a le même contenu; bref, cette question tisse sa toile à travers toute l'histoire chrétienne et ne peut trouver sa fin en elle.

Le monde chrétien travaille à réaliser les idées dans les rapports individuels de la vie, les institutions et les lois de l'Église et de l'État. Celles-ci résistent, conservant toujours quelque chose d'incorporel (d'irréalisable), cependant et bien que toujours la réalité en chair et en os fasse défaut, on poursuit sans trêve la réalisation de cette incarnation.

Celui qui cherche à réaliser n'a cure, à vrai dire, des réalités: toute la question, pour lui, est qu'elles soient des réalisations de l'idée. Aussi cherche-t-il toujours à savoir si celle-ci, noyau du réalisé, s'y trouve véritablement et, en examinant le réel, il examine en même temps l'idée, pour savoir si elle est réalisable comme il la pense ou s'il ne l'a pas pensée de manière incorrecte, donc inexécutable.

En tant qu'existences, la famille, l'État, etc... ne doivent plus inquiéter les chrétiens; ils ne doivent plus se sacrifier, comme les Anciens, pour ces «*choses divines*», mais ne les employer que pour rendre l'esprit vivant en elles. La famille réelle est devenue indifférente et une famille idéale, qui serait la famille «*vraiment réelle*», doit naître d'elle, une famille sacrée, bénie par Dieu ou, dans la pensée libérale, une famille «*raisonnable*». Chez les Anciens, la famille, l'État, la patrie, etc... sont divins en tant qu'existants; chez les Modernes, ils n'ont pas d'entrée ce caractère divin, ils ne sont comme existants que choses terrestres et coupables, qui doivent d'abord être «*délivrées*», c'est-à-dire devenir véritablement réelles. Cela signifie que ce n'est pas la famille, etc... qui est l'existence et le réel, mais le divin et l'idée; quant à savoir si cette famille se réalisera en assimilant ce qui est vraiment réel - l'idée -, la question reste posée. La tâche de l'individu n'est donc pas de servir la famille comme quelque chose de divin, mais au contraire de servir le divin et de lui amener la famille encore dépourvue de caractère divin, c'est-à-dire de soumettre *Tout* au nom de l'idée, de planter partout sa bannière, de l'amener à sa réalisation effective.

Mais le christianisme ayant, comme l'Antiquité, le divin pour objet, ils y aboutissent toujours, par des voies opposées. A la fin du paganisme, le divin devient ce qui est extérieur au monde et, à la fin du christianisme, ce qui lui est intérieur. L'Antiquité ne réussit cependant pas à le placer tout à fait hors du monde et, à peine le christianisme avait-il mené à bien cette tâche, que le divin, se prenant à regretter le monde, voulut le «*délivrer*». Mais il n'arrivera pas et ne peut arriver, dans le cadre du christianisme, que le divin en tant que ce qui est intérieur au monde devienne le monde lui-même: il y reste toujours suffisamment de ce qui, en tant que «*mal*», déraisonnable, accidentel, «*égoïste*», en tant que «*du monde*» au mauvais sens du terme, se conserve et doit se conserver intact. Le christianisme commence en ce que le Dieu devient homme, et il poursuit à travers les temps son œuvre de conversion et de délivrance, pour préparer tous les hommes et tout ce qui est humain à accueillir Dieu et *Tout* pénétrer de l'esprit: il s'en tient à préparer une demeure pour l'«*esprit*».

Quand enfin l'accent fut mis sur l'homme ou le genre humain, ce fut de nouveau l'idée dans son «*éternelle expression*»: «*L'homme ne meurt pas!*». On pensait avoir trouvé maintenant la réalité de l'idée: l'homme est le Moi de l'Histoire, de l'histoire du monde, c'est lui, cet être idéal, qui se développe vraiment, c'est-à-dire se réalise. Il est le véritable réel, en chair et en os, car l'Histoire est son corps, dont les individus ne sont que des membres. Le Christ est le Moi de l'histoire du monde, même de l'histoire pré-chrétienne; dans la conception moderne, il est l'homme, l'image du Christ s'étant transformé en image de l'homme.

L'homme en tant que tel, l'homme en soi est le «*point central*» de l'Histoire. Dans «*l'homme*» revient le commencement imaginaire, car «*l'homme*» est aussi imaginaire que l'est le Christ. «*L'homme*», comme Moi de l'Histoire du monde, clôt le cycle des conceptions chrétiennes.

Le cercle magique du christianisme serait rompu, si la tension entre existence et mission, autrement dit entre Moi tel que Je suis et Moi tel que Je dois être, cessait. Il ne subsiste, en effet, qu'en tant qu'aspiration de l'idée à son incarnation et disparaît avec la diminution de leur séparation: ce n'est que

lorsque l'idée... reste idée - comme l'homme ou le genre humain, ces idées désincarnées - que le sentiment chrétien existe encore. L'idée, l'esprit en chair et en os ou «*accompli*», voilà comment le chrétien se représente la «*fin des jours*» ou le «*but de l'Histoire*» - en aucun cas du présent.

L'individu ne peut que participer à la fondation du royaume de Dieu ou, suivant la conception moderne, au développement et à l'histoire du genre humain, et ce n'est qu'en proportion de sa participation qu'il acquiert une valeur chrétienne ou - selon l'expression moderne - humaine; pour le reste, il n'est que poussière et guenille humaine.

Que l'individu soit pour lui-même une Histoire du monde et le reste de celle-ci sa propriété, cela dépasse le sens chrétien. Pour lui, l'Histoire du monde est la chose suprême, parce que c'est celle du Christ ou de «*l'homme*»; pour l'égoïste, seule son histoire a de la valeur, parce qu'il ne veut développer que lui, et non l'idée de genre humain, le plan de Dieu, les vues de la Providence, la liberté, etc... Il ne se considère pas comme un instrument de l'idée ou le vase d'élection de Dieu, il ne reconnaît aucune mission, il ne va pas s'imaginer être là pour la poursuite du développement du genre humain, ni devoir y apporter sa petite contribution, mais il vit sa vie jusqu'au bout, sans se soucier de savoir si celui-ci s'en trouve bien ou mal. Si cela ne risquait pas de donner lieu à la méprise que l'on doit chanter les louanges d'un état de nature, on pourrait rappeler ici les «*Trois tziganes*» de Lenau. «*Hé quoi! suis-Je au monde pour réaliser des idées? Pour apporter, par exemple, ma contribution en tant que bourgeois à la réalisation de l'idée d'«État», ou amener par mon mariage, en tant qu'époux et père, l'idée de famille à l'existence? Peu Me chaut une telle mission! Je vis aussi peu d'après une mission que la fleur ne croît et n'embaume d'après une mission*».

L'idéal de «*l'homme*» est réalisé, quand la conception chrétienne se renverse dans la proposition: «*Moi, cet Unique-ci, suis l'homme*». La question conceptuelle «*Qu'est-ce que l'homme?*» s'est alors transformée dans la question personnelle: «*Qui est l'homme?*». Dans le «*quoi*», c'est le concept que l'on cherchait, pour le réaliser; avec «*qui*», ce n'est plus du tout une question, mais la réponse est aussi personnellement dans le questionneur: la question se répond à elle-même.

On dit de Dieu que «*les noms ne le nomment point*». Cela vaut aussi pour Moi: aucun concept ne M'exprime, rien de ce que l'on donne comme mon être ne M'épuise; ce ne sont que des noms. On dit également de Dieu qu'il est parfait et n'a pas mission de tendre à la perfection. Mais cela vaut aussi pour Moi.

Je suis propriétaire de mon pouvoir, et Je le suis quand Je Me reconnais comme Unique. Dans l'Unique, le propriétaire lui-même retourne au néant créateur d'où il est né. Tout être supérieur au-dessus de Moi, que ce soit Dieu ou l'Histoire, affaiblit le sentiment de mon unicité et ne commence à pâlir que devant le soleil de cette conscience. Si Je fonde ma cause en Moi, l'Unique, elle repose alors sur son créateur mortel et périssable, son créateur qui se consomme lui-même, et Je puis dire:

«*Je n'ai fondé Ma cause sur rien*».
